SIXIÈME ANNÉE. — N° 3. L'émancipation des travailleurs ne peut qu'être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. SAMEDI 21 JANVIER 1911.

LA VOIX DU PEUPLE

JOURNAL SYNDICALISTE PARAISSANT LE SAMEDI

ORGANE DE LA FÉDÉRATION DES UNIONS OUVRIÈRES DE LA SUISSE ROMANDE

RÉDACTION
Case Stand 16853 - GENÈVE
Dernier délai pour les manuscrits : le mardi

ADMINISTRATION
Imprimerie des Unions ouvrières
PULLY-LAUSANNE

ABONNEMENTS
Un an, **4** fr. — Six mois, **2** fr. — Etranger, un an, **6** fr.
LE NUMÉRO : 10 CENTIMES

COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX N° II. 416
L'argent destiné au journal peut être versé dans tous les bureaux de poste, **sans frais,** en indiquant notre compte de chèques II. 416.

Fédération des Unions ouvrières de la Suisse romande

Le comité fédératif a fixé au **dimanche 5 mars**, à 10 heures du matin, la date du **prochain congrès de la fédération**, qui aura lieu à **Neuchâtel**.

L'ordre du jour provisoire est ainsi composé :

1. Rapports du comité fédératif et des délégués des Unions ouvrières.
2. Rapports de l'Imprimerie des Unions ouvrières et de la *Voix du Peuple*.
3. Comment intensifier l'action des Unions ouvrières (discussion).
4. Propagande antimilitariste.
5. Divers.

Les Unions ouvrières et groupes adhérents, ainsi que les camarades, sont instamment priés de nous faire parvenir **sans tarder** les propositions qu'ils voudraient voir figurer à l'ordre du jour. Dès qu'il sera définitivement établi, nous l'enverrons aux sections, avec le rapport de caisse. Le local où se réunira le congrès sera indiqué très prochainement.

Le comité fédératif.

LA SOUFFRANCE UNIVERSELLE

Quand un voyageur écrit sur la Suisse, il en vante les sites pittoresques, il s'extasie sur l'air, la lumière surtout. Ce ne sont que points d'exclamations et ceux qui le lisent peuvent se figurer que la Suisse est un paradis.

De même, sur la foi des écrivains, nous nous sommes longtemps figuré que le Japon était une terre d'enchantement et de félicité, où la vie était toute brodée de soie et d'or. Dans nos rêves d'Extrême-Orient, nous contemplions un ciel pareil à une grande feuille de rose et des maisons de papier, et des *mousmés,* et des arbres nains, et des lanternes peintes, des îles fleuries, toute une vie mièvre, artificielle, délicieuse. Nous avons cru à Madame Chrysanthème et, comme Mignon chantant le pays où fleurit l'oranger, nous avons dit : « C'est là que je voudrais aimer, vivre et mourir ».

Hélas! au Japon comme en Suisse, comme partout, la souffrance règne. Là comme ailleurs, le peuple est exploité, pressuré, déshérité. Là-bas comme ici, la grande masse des pauvres est résignée, obligeant par le poids mort de sa résignation la minorité qui pense et que révolte l'iniquité, à souffrir dans l'impuissance, à se ronger les poings. De là « l'affaire Kotoku » dont nous avons déjà parlé.

Le Japonais Kotoku est un des nôtres. Tout douloureux de la misère du prolétariat japonais, révolté de voir le lamentable troupeau des usines et des ateliers, les ouvrières qui n'ont pas dix ans, les ouvriers fouettés, il a osé élever la voix avec quelques autres hommes de conscience et quelques femmes de cœur. La répression fut féroce.

Au Japon, comme dans le canton de Vaud, la Justice ou soi-disant telle a plus d'un « truc » dans son sac pour défendre l'ordre, c'est-à-dire l'iniquité organisée. On accusa Kotoku et ses amis de comploter contre la famille impériale, comme on accusa récemment la *Voix du Peuple* de conspirer contre Fallières, et nos malheureux camarades japonais (vingt-cinq hommes et une femme, Mme Kotoku) ont été condamnés à mort.

Pour arriver à ces fins, on composa un tribunal d'exception qui jugea à huis clos. Une censure des plus rigoureuse est exercée comme autour de l'assassinat de Ferrer en Espagne. Or, nous savons que Kotoku et ses amis ne sont coupables, de même que Ferrer, que d'avoir donné au peuple une nourriture intellectuelle de vérité et de justice, qui n'a pas cours dans les établissements orthodoxes.

L'Ordre a besoin, pour être, de ténèbres et de mensonges. Les dirigeants et les exploiteurs ont besoin, pour exercer leurs infâmes métiers, d'assassiner les Kotoku et les Ferrer, qui gênent leur ignominie. Protester une fois de plus, à quoi bon? Constatons. D'une part nos maîtres, écrasant une masse de pauvres gens, rivés à la tâche débilitante de père en fils, incapables d'un effort et d'une lutte qui doit être acharnée, et d'autre part une minorité consciente, généreuse, qui sans rien demander aux malheureux voudraient les délivrer. Que faire?... Ne pas suivre la longue voie, mais prendre par le plus court. Œil pour œil, dent pour dent.

Frapper, frapper sans cesse, frapper fort, et haïr de toutes ses forces l'organisation d'iniquités, de misères et de hontes, qu'on appelle l'Ordre! J. P.

A l'article du camarade J. P., nous ajoutons la lettre ci-dessous, de la fille de Kropotkine :

Viola, Muswell Hill Road, Londres.
5 décembre 1910.

Hippolyte Havel, New-York City.

Cher camarade,

Mon père vient de partir pour l'Italie. J'envoie de suite votre lettre. Le malheur pour Kotoku et pour ses camarades, c'est que personne ici — à Paris ou ailleurs, ne possède de faits les concernant, pas même sur la propagande littéraire poursuivie par eux.

La seule chose que je puis dire (et c'est ce que père avait l'intention d'écrire pour la protestation organisée à Londres c'est que « mon père pense, à en juger par ce que Kotoku avait l'habitude de dire dans ses lettres à mon père, que Kotoku est bien plus un éducateur qu'un homme d'action violente ». Il est évidemment un homme de haute culture et un profond penseur.

Personnellement, j'ai un peu correspondu avec lui relativement aux traductions du livre de mon père : *Champs, Usines, Ateliers,* principalement, il me semble. Ce doit être un homme exceptionnellement doux et aimable, et il a écrit souvent sur la situation misérable des paysans japonais. « Ni terre, ni aliments. Seulement quelques grains de riz », voilà comment il s'exprimait.

Vous montrerez peut-être cette lettre à nos amis R. Ely, M. Mead et Miss Stone Blackwell. En tous cas, tout civilisé devrait protester contre toute sentence de mort, d'où qu'elle vienne, et dont toutes preuves sont tenues secrètes.

Un procès loyalement conduit est la moindre des preuves qu'un gouvernement puisse donner de ses droits à figurer parmi les nations civilisées.

J'espère que votre protestation rencontrera un plein succès. Avec mes salutations cordiales. *Sacha Kropotkin-Lebedeff.*

NOTRE CARNET

Les joies de Thémis.

Durand, que l'on condamna tout net à mort pour quelques paroles imprudentes qu'il n'avait pas prononcées, était secrétaire du groupe antialcoolique, au Havre.

Or, chose curieuse, dans le jury qui prononça sur son sort, il n'y avait pas moins de huit marchands de vins.

Et, pour une fois, ils se vengèrent.

On le voit, les bourgeois n'ont aucun sentimentalisme quand il s'agit des applications de leur devise d'Ordre : « Les affaires sont les affaires. »

Echo transparent.

Un militant entre, un jour, avec fracas dans la carrière. Comme on dit vulgairement, il casse les vitres.

Quelques années plus tard, il se trouve quelqu'un pour lui reprocher d'avoir usé de son influence, de son prestige, pour faire dévier le mouvement ouvrier d'une quelconque localité de son fief dans la mômerie et la veulerie.

Primo. — S'il l'a fait, il a tort.

Mais le susdit militant de s'écrier comme le gosse pris en faute : « C'est pas vrai, c'est pas moi. » Et d'ajouter : « Je n'ai jamais désiré avoir de l'influence; je n'ai jamais désiré avoir la moindre autorité, etc. » Le mensonge est flagrant, si l'on songe qu'il sollicita les suffrages des votards, qu'il fit tirer sa photographie à des milliers d'exemplaires, etc., etc. Mais laissons cela. Acceptons l'aveu de ce militant, tapageur à ses débuts, qui prétend maintenant n'avoir rien fait. Quelqu'un a dit supérieurement : « *C'est un terrible avantage de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser.* »

Secundo. — S'il n'a rien fait, il a tort.

Tel est le dilemme.

Si ce qu'il promit au début ne fut qu'un œuf mal pondu, nous réclamons le droit de signaler cet avortement, — et nous le prenons!

L'éloquence pompière.

De M. Frank Thomas :

« La boisson, vous ne l'ignorez pas, est le lac où se suicident les classes ouvrières. »

* * *

Autre exemple :

A un récent banquet de vieux soldats genevois « qui allèrent à la frontière en 1870 » :

« Si certains désirent la disparition des armées, ils ont tort, et si par notre bonne foi nous nous laissons entraîner dans un labyrinthe qui nous engloutisse tous, le drapeau fédéral restera planté dans le cœur du meilleur des nôtres et continuera de flotter sur nos têtes. »

* * *

Ces beaux effets oratoires me rappellent la fameuse phrase de cantine tir-fédérale : « Nous avons tous dans les veines du sang de l'arbalète de Tell! »

Trombinoscopie.

La publicité par le portrait : Au Chili, le portrait joue un grand rôle dans la publicité. Ainsi, les affiches électorales consistent ordinairement dans la profession de foi du candidat, encadrant son portrait. A défaut d'opinion, l'électeur peut donc choisir le représentant d'après sa tête.

L'*Eclair* qui nous donne, entre autres, ce trait des mœurs chiliennes, s'en étonne. Mais pas n'est besoin d'aller au Chili pour trouver ce procédé de réclame. Il fut essayé chez nous, sans s'acclimater heureusement. On se paya la tête de l'initiateur, et ce fut tout!

La C. G. T.

La Chambre française vient, sous l'inspiration de MM. Georges Berry et Lairolle, d'envisager la possibilité de dissoudre la Confédération générale du travail. Pourquoi? Parce que (je cite) : « l'objet de la C. G. T. est la grève générale révolutionnaire. Or, la grève générale, c'est l'arrêt absolu et le désarmement de la société (bourgeoise, *réd.*) qui, impuissante alors à se défendre, verra la totalité des travailleurs s'emparer de la totalité des instruments de travail, c'est-à-dire de la propriété agricole, industrielle et commerciale. »

C'est là, en plein parlement, dans la bouche de conservateurs, le plus bel hommage qui ait jamais été rendu au but que se proposent les révolutionnaires et surtout aux moyens préconisés par eux. Les bourgeois ne cessent pas de répéter qu'ils admettent le réformisme — naturellement! — et, chez nous, MM. Ador, Python et consorts l'ont dit sur tous les tons. Le réformisme est bourgeois, conservateur, en effet. Seule, la grève générale rendra les travailleurs maîtres du travail et des instruments de travail. Voilà la vérité! Voilà l'idée qu'il faut répandre, examiner, commenter, populariser, tout en en préparant la réalisation. Nous sommes dans la bonne voie.

Le fisc.

Il est question, en France, d'imposer les chats comme les chiens. L'immunité dont jouit la race féline choque violemment les instincts égalitaires. Plus de privilèges! Un amendement posera la question au budget des recettes, et le tour sera joué.

Une campagne a commencé dans la presse : taxe sur les chats! taxe sur les serins et perroquets! taxe sur tous les animaux « de luxe et d'agrément ». Vainement, le chat soutiendra qu'il n'est pas un animal de luxe, et le perroquet qu'il n'est pas un animal d'agrément... pour les voisins. Fisc affamé n'a point d'oreilles. Jenny l'ouvrière et la mère Michel payeront les joies du canari et le matou. Ceux-ci seront traités par le percepteur sur le même pied, ou plutôt sur la même patte que les autres contribuables. Espérons qu'à l'exemple de feu Hilty de Berne, ils carotteront le fisc le plus possible.

Encore!

M. Lloyd George, ministre de la couronne en Angleterre, parlant des lords, a dit : « L'aristocratie est comme le vieux fromage... On essaye de la galvaniser en lui attachant des fils électriques à la queue comme à une rosse de tramways; on n'y arrivera pas. Nos frères d'Australie aimeraient mieux être gouvernés par un sénat de kangourous que par des individus pareils. »

Toujours le robinet d'égout, cher à M. le pasteur Pettavel!

Simplicité chrétienne.

M. Clark, roi du cuivre et sénateur américain, va manger enfin de bon appétit. Son orfèvre lui a livré un service de table de six cent mille francs!

Selon la mode de son pays, M. Clark a sans doute aussi des dents en or. Quant à son hôtel et à son mobilier, ils valent trente-six millions.

A côté de cette opulence, crèvent des travailleurs et de laborieuses ouvrières, des enfants, des vieillards exténués... C'est l'Ordre!

Comme on devient noble.

Puisque nous sommes en Angleterre et que nous parlons des lords, mentionnons en passant ce fait que le comte Mount Edgcumbe s'appelle glorieusement « grand serveur de Sa Majesté », parce qu'un comte de Mount Edgcumbe, dans les temps historiques, monta les degrés de Westminster Hall à cheval, sans renverser la sauce d'un plat : ce qui est un exploit digne des plus grands honneurs et vraiment profitable à la nation.

Mot de la fin.

Ladèche a pu s'acheter un habit. Il rencontre Lapurée.

Lapurée. — Crois-tu que ton tailleur me ferait crédit.

Ladèche. — Hum! peut-être... puisqu'il ne te connaît pas. *Plusd'hun.*

A NOS ABONNÉS

Les camarades qui sont en retard pour le paiement de leur abonnement de 1910, ainsi que ceux qui n'ont pas encore payé le premier semestre 1911, sont avisés qu'un remboursement leur sera présenté par la poste le samedi 28 janvier. Nous les prions instamment de faire tout leur possible pour payer le rembours à présentation ou dans le délai de huit jours accordé par la poste, car les rembours qui reviennent impayés nous occasionnent des frais et un surcroît de travail. Les abonnés qui ont demandé un délai ne recevront pas de rembours.

A moi de lui en boucher un coin

Je veux aujourd'hui répondre à une invitation de M. Ch. Naine me demandant de citer des faits prouvant qu'il a mis de l'eau dans son vin.

Le premier indice que j'eus, et d'autres avec moi, que vous inauguriez un virage gracieux et insensible pour le grand nombre, à droite, ce fut au cours de la campagne d'il y a quelques années en faveur de la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans le canton de Neuchâtel. Un soir, dans une réunion hebdomadaire du groupe de la Jeunesse socialiste, vous nous fîtes part du grand honneur que vous aviez eu de vous trouver en face de M. Ferdinand Buisson, député à la Chambre française et président de la commission parlementaire pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans la république d'outre-Jura. Ayant connu la présence chez nous de l'illustre séparatiste français, plusieurs agitateurs de la question, chez nous, au nombre desquels vous vous trouviez, s'étaient approché de lui pour le prier de leur prêter le concours de sa parole autorisée en donnant des conférences publiques devant les électeurs du canton de Neuchâtel. M. Buisson refusa. Quoique je connaisse les motifs de son refus, je les passe sous silence parce qu'ils n'ont rien à faire dans la polémique présente.

En nous racontant votre rencontre avec M. Buisson, vous nous fîtes part qu'entre autres choses, vous vous étiez entretenu avec lui du « socialisme ». M. Buisson vous avait déclaré sans aucune réticence que, quoique reconnaissant que le socialisme reflétait la forme d'organisation sociale de l'avenir, il n'était pas socialiste pour tout autant; parce que le socialisme était une question qui ne se réaliserait que postérieurement, qu'en conséquence, lui voulait s'efforcer d'être un homme de son temps. Que notre époque comportait un certain nombre de problèmes dont la solution préalable était indispensables pour préparer les voies à l'avènement du socialisme, que c'était pour cela qu'il était « radical-socialiste » et non pas socialiste. En nous racontant cela, vous conclûtes, en matière de réflexion : Quand on a entendu un homme de science de la compétence de M. Buisson, ma foi ma foi!...

Au sortir de la séance un des assistants me dit : « Avez-vous remarqué les hésitations de Naine à se prononcer pour ou contre les opinions du célèbre français? » Sans doute que je l'ai remarqué. Il ajouta : « Nous ne sommes pas les seuls, un autre vient de me faire la même question; évidemment c'est un indice que sa foi de socialiste intransigeant flotte, chancelle. »

Huit jours après, dans la séance suivante, je vous fis part, M. Naine, des réflexions que nous avions faites à la suite de vos paroles prononcées dans la séance précédente. Au lieu de discuter et d'examiner le sujet plus à fond avec les camarades, dans votre suffisance vous vous bornâtes à nous répondre : *Je me fous de ce qu'on peut penser de moi.* C'était un fort piètre argument qui ne fut pas relevé, mais pour ma part je soupçonnais qu'il cachait des intentions futures contradictoires avec votre conduite d'agitateur jusqu'à ce moment. Je ne me trompais pas. Au cours de la campagne pour la séparation, par suite des éléments hétérogènes qui y participèrent, l'occasion se présenta pour vous de vous trouver en contact avec pas mal de grosses nuques bourgeoises. Or, ce n'est jamais sans danger que l'on fréquente les mauvaises compagnies. Il faut croire que ce contact ne vous fut pas désagréable, car à partir de cette époque on vous voit flirter autour des adversaires du socialisme et déserter les milieux ouvriers.

Pour connaître cela, je n'eus nul besoin de guetter M. Naine, comme il m'en accuse. Voyant dans tout homme qui ne le louange un mouchard, cela a été assez remarqué pour qu'on vint me dire d'un air ironique, pour me narguer : « Hein! votre Naine, ce grand mangeur de bourgeois, s'accommode très bien de leur contact, il ne fait pas trop mauvais ménage avec eux puisqu'on le rencontre faisant la partie de carte chez Ariste et à la Fleur-de-Lys, quotidiennement, pendant des séances prolongées.

Par contre, on ne voit plus M. Naine aux séances de la Jeunesse socialiste, ce foyer d'agitation d'idées. Au contraire, il préconise la dissolution de ce groupe sous le prétexte de l'inutilité de son existence. C'est mon opposition qui a été la cause de son maintien et c'est moi qu'il accuse d'être capable de travailler contre l'émancipation intellectuelle des ouvriers. C'est le cas de dire que lorsque l'on n'a pas d'arguments sérieux à donner, on dit des niaiseries.

Une conduite ambiguë, équivoque, comme celle que M. Naine pratiquera dorénavant, n'est-elle pas la preuve d'un calcul modérantiste en vue de faire com-

prendre à ceux qui en sont témoins, que le farouche antibourgeois d'antan s'est amendé? Aussi les éloges commencent dans la presse bourgeoise et les élections qu'il soutient sont-elles appuyées par des concours nombreux d'adversaires du socialisme, concours qui ne sont pas répudiés, mais plutôt sollicités. A. SPICHIGER.

Livres d'occasion

Nous donnons ci-après une liste de livres d'occasion, en bon état, remis par divers camarades pour être vendus au profit de la *Voix du Peuple*. Les camarades désireux d'aider au journal par ce moyen peuvent en tout temps compléter cette liste en envoyant de nouveaux volumes. En voici la liste à ce jour :

La Formation des Légendes, par A. Van Gennep (vendu 3 fr. 50 en librairie), 2 fr.

Souvenirs d'un Révolutionnaire, par G. Lefrançais (3 fr. 50), cédé à 1 fr. 25.

La Revanche des Communeux, par J.-B. Clément, tome Ier (les autres tomes n'ont jamais été publiés), 1 fr. 50.

La Physiologie de l'Amour, par P. Mantegazza, professeur d'anthropologie, 400 pages, 50 centimes.

Les criminels dans l'art et la littérature, par Enrico Ferri (2 fr. 50), 1 fr 50.

Principes d'économie politique, par Charles Gide, 655 pages (6 fr.), 3 fr.

Mémoires de Louise Michel, écrits par elle-même, tome Ier (les autres tomes n'ont jamais paru) 1 fr. 50 au lieu de 3 fr. 50.

Annuaire de l'imprimerie pour 1911, par Arnold Muller, Paris, 400 pages de texte, contenant une quantité de renseignements utiles pour les gens du métier, 1 fr. au lieu de 2 fr.

En cas d'expédition par la poste, joindre aux prix indiqués les frais approximatifs de port. Adresser les commandes au *Service de librairie des Unions ouvrières, Pully-Lausanne.*

Cuisine d'ouvriers

Nous ne savons pas manger! C'est ce qui ressort d'une série d'articles, d'un intérêt captivant, publiés par le journal La Suisse *et qui sont signés Henry Spalinger. Ce M. Spalinger est sûrement un ami de la classe ouvrière; — nous en avons plus que nous ne le pensons nous-mêmes — donc notre ami Spalinger nous distribue gratuitement une pluie de conseils et, ma foi, — par les temps qui courent, comme dit mon oncle, — c'est toujours autant. Vous aviez sans doute cru, jusqu'à présent, qu'une côtelette de veau ou un rôti de bœuf constituent une nourriture substantielle et appétissante! Erreur, erreur profonde! Notre ami — et il en cause en toute connaissance — trouve que nous autres ouvriers nous mangeons trop de viande, beaucoup trop de viande. Il faut remplacer cette dangereuse nourriture par des fèves, pois, lentilles, avoine, haricots secs, très secs, et également de la soupe, mais à condition expresse de la mâcher convenablement. Notre ami s'exprime ainsi à ce sujet : « Un bon conseil en passant, mangez lentement et mâchez bien tous les aliments, même la soupe. » En effet, j'avais déjà fait la remarque très juste qu'il est de toute nécessité de désosser consciencieusement l'assiette de soupe ou la tasse de café qui fait habituellement partie de notre menu. Essayer cette méthode, c'est l'adopter. Henry — notre ami — trouve également que le pain blanc doit être banni scrupuleusement de la table des ouvriers; sur ce point, il est irréductible. « Malheureusement, dit-il, le pain blanc est un aliment très répandu. Les gens qui en font un abus sont à plaindre, car ils tombent peu à peu dans un état de faiblesse physique et intellectuelle qui rejaillira sur leurs descendants. » Boum!!! Donc pas de pain blanc!*

Donne-nous aujourd'hui notre pain bis, complet et quotidien.

Si nous suivons les conseils de « notre ami », nous arriverons, paraît-il, à l'âge de 130, 140 et 150 ans très facilement.

J'ai, pour ma part, connu un ouvrier qui a suivi ponctuellement le régime préconisé par le correspondant de la Suisse *et qui, à l'âge de 148 ans, faisait encore la route à pied depuis l'usine à son domicile, sauf cependant le samedi de la paye, car le poids de son salaire — il travaillait à la Moto — l'aurait empêché de marcher. Mais les autres jours, il accomplissait très facilement les quelques kilomètres qui le séparaient de son domicile, où l'attendait une assiette de soupe fumante qu'il mâchait consciencieusement.*

Apprenons donc à mâcher! C'est la base de tout! Nous autres ouvriers, nous ne savons pas manger! C. R.

A NOS LECTEURS

Dans le courant de janvier, nous prendrons en remboursement le montant du premier semestre 1911. Ceux qui désirent nous éviter ce surcroît de travail, tout en s'évitant à eux-mêmes les frais de remboursement, doivent verser le montant du premier semestre ou de l'année entière à notre compte de chèque N° II. 416. Ces versements peuvent s'effectuer dans n'importe quel bureau de poste, sans frais pour l'expéditeur.

Notre Noël

RÉPONSE A HYP. B.

Le camarade Hyp. B. me prête gratuitement beaucoup de naïveté et beaucoup de superficialité, Merci bien. Pour commencer, j'ai très bien dit dans mon article que mon but, en l'écrivant était de présenter aux camarades souffrants, un moyen pratique de se débarrasser de leurs maux, moyen que j'ai expérimenté moi-même. Je parle donc de quelque chose d'expérimentable. Mais il ne peut se faire qu'à la condition de rechercher l'harmonie dans notre vie et comme tout le monde ne veut pas se donner cette peine, les inconséquents qui sont dans toutes les classes n'en veulent rien ou ne s'y arrêtent pas.

Je constate que mon contradicteur a laissé de côté le point essentiel de mon article.

Passons à ma définition de Dieu : « Puisque Dieu est, il est omnipotent, omniprésent. Il est la vie personnifiée, (et non incarnée) il est le bien absolu.

Et comme nous sommes ses enfants, faits à sa ressemblance, nous devons, nous aussi posséder le bien tant physique que moral ou matériel. »

Je n'ai avancé tout ce qui précède que pour introduire la méthode enseignée par la *Christian Science,* méthode dont la propagation intense peut faire un bien énorme.

Je donne la parole à mon contradicteur : « Oh oh! je serais bien curieux de savoir, puisqu'il (Dieu) est tout puissant, pourquoi il laisse perpétrer tant de crimes, etc., etc. »

Pourquoi? Parce qu'il donne aux hommes la liberté de se gouverner comme ils l'entendent.

Puisqu'on laisse, de propos délibéré, Dieu de côté, a-t-on le droit d'incriminer sa toute puissance au sujet des malheurs causés par la seule sottise humaine. Qui est-ce qui a établi les lois, les frontières, le droit de propriété, les gouvernements? Est-ce les hommes, oui ou non?

Est-ce parce que nous pouvons croire à un Principe supérieur universel que nous appelons Dieu, que nous devons nous croiser les bras, inactifs en face de notre société pourrie? Nous avons des membres, un cerveau, une raison, c'est pour les utiliser.

Il faut constater que si nous sommes malheureux, c'est beaucoup par notre faute. Et la société parfaite, durable ne pourra s'instaurer que quand les hommes seront aptes à vivre la vie communiste, la seule idéale.

« Le sage n'a pas besoin des lois » a dit avec beaucoup de raison J.-J. Rousseau. Il faut donc commencer par être sages et laisser la folie de côté. Alors seulement notre activité sera féconde et nous arriverons au millénium quand « toute domination, toute autorité, toute puissance sera anéantie » (I Corinthiens, XV. 24).

Je ne sais pas comment la foi en un individu mort depuis des siècles pourra amener une plus grande sujétion, mais ce que je sais, c'est que croire en Jésus-Christ, c'est suivre son enseignement; aimer Dieu, c'est-à-dire la Perfection, de toutes nos forces, et son prochain comme soi même. C'est pratiquer la justice ou accepter le Royaume de justice. C'est croire à la vie éternelle, ce qui ne fait de mal à personne, mais, au contraire, console beaucoup de malheureux, dont la misère ne provient pas toujours des privations matérielles et intellectuelles et qui apaise aussi les besoins supérieurs de l'âme, besoins de communion divine.

Voilà le Christianisme, et les inconséquences des chrétiens n'y changent rien.

Si nous sommes immortels, ceux qui souffrent aujourd'hui attendront toujours le bonheur à un moment donné, pendant que nous l'établissons dès ici-bas pour nos successeurs.

Cependant nous n'arriverons à l'harmonie qu'en travaillant à tout rendre harmonieux, à commencer par nous-mêmes.

La société communiste ne peut se baser sur l'intérêt. Il faut le désir ardent de l'idéal et l'amour réciproque des hommes pour qu'elle voie le jour.

Tant que nous continuerons à nous manger entre nous, à ne pas déposer nos rancunes, à ne pas rechercher l'entente de tous les travailleurs, nous ne pourrons que nous frapper la poitrine en disant : nous sommes de grands pécheurs.

Il n'est pas nécessaire d'être bien profond pour déclamer contre l'ordre actuel, mais autre chose est de présenter un remède praticable pour ramener l'ordre primitif. Et sous ce rapport, je dis que le héros de Noël peut encore nous apprendre bien des choses.

Cela veut-il dire que nous devons écouter tout ce que disent les prêtres et nous contenter de lire la Bible? Non pas, tous les penseurs sincères peuvent nous aider et nous mêmes, si nous savons exploiter intelligemment notre mine intérieure, nous y trouverons les grandes richesses de la Sagesse infinie qu'enseigne Jésus-Christ. Ces richesses contribueront puissamment à nous faire travailler consciencieusement à l'établissement de la Cité future, parfaite et éternelle.

Louis BUJARD.

Encore eux

C'est des pieds plats dont je veux parler encore. Peut-on appeler d'un autre nom ces ouvriers qui vont se saigner d'un cadeau à leur patron. Peut-être, après cela, est-ce pure inconscience. N'étant pas encore parvenus — quand y arriveront-ils? — à comprendre que leurs patrons, bons ou mauvais, peu importe ont vécu de leur travail collectif et alors qu'ils se retirent tranquillement des affaires, gras à souhait, eux, les ouvriers vont continuer, pour d'autres, à trimer jusqu'à leur dernier souffle. Ils sont fiers de leurs maîtres qui leur ont accordé quelque répit dans le travail comme si ça ne leur était pas dû et s'il pouvait y avoir un rapport entre cette bribe de bien-être accordée par intérêt bien compris et la large part de jouissances variées que ceux-ci s'accordent tous les jours.

Nous avons vu dans certaines de nos villes suisses, les citadins être fiers de leurs nobles qui les méprisent sans le moindre souci de démocratie apparente. Il en est de même pour beaucoup d'ouvriers : ils sont fiers de leurs « bons patrons », comme les laquais sont fiers de leurs maîtres, des chevaux de leurs maîtres, de la fortune de leurs maîtres, en un mot de tout ce qui les sépare.

Ce n'est pas dans les rangs de ces courtisans avachis que vous trouverez les lutteurs, de ces hommes fiers qui ne sont heureux, vraiment heureux que des avantages qu'ils ont su conquérir eux-mêmes, par leur volonté, par leur ténacité, par l'envie qu'ils ont de diminuer toujours plus la sécurité patronale et la tranquille exploitation de l'homme par des désirs toujours plus grands de liberté. Au contraire, ils attendent tout d'autrui, des maîtres; ils ne savent rien obtenir, car ils ne savent rien exiger. Ecoutez-les flattant les patrons : « Ah! si tous les patrons étaient comme vous, il n'y aurait pas besoin de syndicats et nous vivrions dans la plus complète harmonie! » Paroles de lâches, car ils n'ont peur de rien autre que de la lutte, que d'avoir à affirmer une opinion contraire à celle de leurs maîtres. Incapables de défendre ce qu'ils ont reçu, ils pleurent les « bienfaiteurs » qui s'en vont et qui les ont comblés à leurs dires sans espoir d'en trouver de pareils à l'avenir.

Quand même, comme les ouvriers qui s'unissent, qui font abstraction de leurs petits intérêts d'ateliers pour combattre en faveur de tous les travailleurs sans distinction sont autrement intéressants que ces pieds plats vantant dans les journaux bourgeois les vertus et les bienfaits de leurs exploiteurs. Les uns sont déjà prêts à entrer dans la cité nouvelle, à comprendre l'existence sans maîtres, bons ou mauvais, à produire pour la vie de tous; ils sont prêts au sacrifice, alors que les autres, retardés et sans caractère, regrettent les flatteries, la main passée dans les cheveux et la reconnaissance patronale sous les espèces habituelles dont l'opinion publique — cette prostituée — se fera une arme contre les premiers comme c'est le cas toujours quand les pieds plats se livrent publiquement à leur basse besogne de flagorneurs.

Il faut être durs pour cette vilaine engeance, car elle ne craint nullement de nous tirer dans les jambes, chaque fois que sa lâcheté paraît y trouver son compte.

ARGUS.

Louis Niel à Genève

Annoncée à grand fracas, a eu lieu, à Genève, la conférence de Louis Niel, ancien anarchiste collaborateur au *Libertaire*, maintenant secrétaire du Syndicat des cheminots français (réseau de l'Est) et aspirant aux hautes destinées du Parlement français.

Deux heures et demie, oui, deux heures et demie, dura sa conférence sur la grève des cheminots, devant un public de 150 personnes tout au plus. Analyser la conférence? Oh, non! Ce n'est pas ce que nous entendons faire!

Elle fut une série interminable de détails sur les syndicats et sur les origines du conflit que nous savions tous ou que personne ne tenait aucunement à savoir. Tous les moyens furent employés pour dénigrer l'action des révolutionnaires ou pour la tourner en ridicule. Il n'oublia surtout pas de défendre le mouvement des cheminots contre le caractère révolutionnaire qui lui fut prêté par maint organe bourgeois. C'est peut-être la vérité, mais les travailleurs des chemins de fer ont-ils tant besoin d'être exclusivement corporatistes et de démontrer que leurs préoccupations ne sortent pas des limites de leur syndicat?

C'est la meilleure façon de les discréditer, selon nous. Mais Niel n'est pas comme cela. Il n'admet pas, lui, l'ancien libertaire, auteur d'une brochure très répandue sur la Révolution, que la lutte de classe soit un mobile de grève. Il ne veut pas de « gymnastique révolutionnaire », la grève pour la grève, comme il l'appelle. On voit bien là l'ouvrier qui s'est affranchi du travail pour devenir le secrétaire permanent du syndicat : on est sage une fois repu.

Mais, où la mauvaise foi de ce révolutionnaire d'un jour s'est bien démontrée, c'est au moment où il parlait des causes de l'échec de la grève. Le gouvernement a commis des crimes et des folies en faisant ce qu'il fit pour avoir le dessus; selon lui, il aurait pu et dû intervenir en faveur des cheminots, au lieu d'agir dans l'intérêt des compagnies.

Si cela sortait de la bouche d'un ouvrier quelconque, au début de sa vie de militant ou ignorant complètement le rôle d'un gouvernement, on pourrait dire : c'est de la naïveté. Mais non, une affirmation pareille dans le discours d'un ex-anarchiste, militant depuis des années, ne peut être sincère. A-t-on jamais vu un gouvernement agir dans l'intérêt des travailleurs? Voyons, un peu de pudeur! Sans parler des pays les plus réactionnaires, voyez nos démocraties ce qu'elles font, et dites-le.

Et l'on se plaint ensuite du manque de décision, de fermeté dans les conflits économiques ou, plutôt, on en a l'air. Le gouvernement français pouvait prendre parti pour les grévistes, et c'était précisément contre lui que se dressait le prolétariat du chemin de fer. Qui peut nier que ce fut cette colossale erreur, qui n'est pas encore dissipée, qui fut une des causes de l'échec? Les gouvernants ont montré de la décision, et c'est ce que les cheminots n'ont pas su faire.

Mais croire que la vérité sur le rôle des gouvernements peut être dite par un aspirant au pouvoir serait le comble de la simplicité; il ne veut pas dénigrer l'institution dont il compte bénéficier.

Que les ouvriers se méfient de tous ceux qui tiennent un pareil langage ou qui ont l'air de vouloir s'affranchir du travail, lâcher l'outil. Ils sont plus dangereux que leurs vrais ennemis, parce qu'ils se collent l'étiquette de sauveurs du peuple.

Niel parla des résultats de la grève, bons et mauvais. Tout le monde les connaît. Les revendications d'ordre législatif furent en partie obtenues, mais on connaît la valeur des réformes légales. C'est le beau côté.

Du mauvais côté, il y a les révocations, l'affaiblissement de l'organisation, les camarades en prison, de futures lois contre les droits des travailleurs, etc. Notons que les emprisonnés sont tous de ces révolutionnaires que Niel voulait ridiculiser.

Il ne parla pas du sabotage et de la grève perlée qui ont suivi la grève des bras croisés, qui durent toujours, et qui obligeront gouvernement et compagnies à capituler. Quant à ses réponses aux contradicteurs, je vous laisse penser ce qu'elles furent. M. A.

CORRESPONDANCE

La Chaux-de-Fonds, 1er janv. 1911.

Messieurs,

On vient de me faire lire la *Sentinelle*, organe de Naine, dans laquelle celui-ci accuse gratuitement M. Spichiger de calomnie et, d'autre part, je viens de lire, comme c'est souvent mon habitude, la *Voix du Peuple*, avec la réponse magistrale du même M. Spichiger. Lors même que ce dernier article de la *Voix du Peuple* est suffisant par lui-même, j'avance timidement certains éléments de preuves vécues, qui feront bien comme épilogue dans ce tableau et j'esquisserai une petite conclusion, un remède radical au mal mômier et politicien actuel dont souffre le canton de Neuchâtel, si les ouvriers ont la force d'ouvrir les yeux. Au fait :

1. Nous déclarons que c'est Naine qui débite la calomnie et que, comme le Marseillais qui lançait le bruit de la sardine qui bouchait le goulot du port, Naine finit par croire que ce sont les autres qui sont les auteurs de ses propres calomnies. Il accuse M. Spichiger de répéter le refrain de Matthias, rédacteur du *National suisse*. Or Matthias ne possède que l'esprit des autres, aussi ne lui attribuons pas des mérites imaginaires, même ceux des oies du Capitole, car cela serait contraire à l'histoire. C'est le soussigné qui, le premier, lança à la face de Naine, en 1904, puis en 1907, pour la deuxième fois, publiquement, l'épithète de mômier, avec preuves à l'appui. Matthias nous l'a empruntée et même, personnellement, il nous remercia d'avoir découvert les ficelles malpropres de la duplicité de Naine. Je rassurai M. Matthias en lui disant que ce n'était pas à son intention, ni à celle de son parti politique, que j'avais soulevé ce voile, mais bien dans l'intérêt des ouvriers qui étaient les dupes de Naine et de sa bande.

2. Il est reconnu aujourd'hui à La Chaux-de-Fonds que Naine est un incapable, dans toute l'acception du mot; mais, en 1904, comme en 1907 encore, il existait beaucoup de soi-disant clairvoyants qui m'objectaient hautement que Naine était un excellent théoricien, qu'il était certainement supérieur à Biolley; aujourd'hui, on ne rencontre cette opinion que chez les fanatiques et les imbéciles, car tout le monde sensé en est revenu.

3. Naine a passé toute sa jeunesse dans l'Union chrétienne de jeunes gens. C'est là qu'il a appris à connaître le pasteur Pettavel (aristocrate), Nicolet, rédacteur de l'*Impartial* (conservateur), et même Matthias (radical arriviste), qui sont actuellement encore — sauf ce dernier — ses meilleurs amis.

4. Quand un de ses bons amis, il y a cinq ans environ, lui demandait s'il croyait, lui Naine, en Dieu, il répondait : « Si je suis en rase campagne, j'y crois; mais lorsque je suis au prétoire avec les avocats, je n'y crois plus. »

5. Le jour où Naine, revenant au pays, il y a neuf ans environ, refit son entrée dans l'Union chrétienne, comme membre visiteur ou quelque chose d'analogue, il me déclara que c'était pour amener des électeurs au parti socialiste. Moi-même, quelque peu surpris, je lui demandai s'il annonçait son intention en entrant. « Non, me répondit-il, je ne le dis pas; puis mon acte ne me coûte qu'une prière, et une prière n'a jamais gêné à personne (!!!). »

6. Naine me déclara un jour que P. Pettavel, pasteur de l'Eglise indépendante, lui avait offert à deux reprises de l'argent pour l'établir, mais qu'il avait refusé ses offres. P. Pettavel est encore, je le répète son meilleur ami.

Puis le *National suisse* du 28 novembre 1906 annonçait que M. Pettavel, pasteur de l'Eglise indépendante, était à l'occasion le bailleur de fonds de Naine. Tous deux firent énormément de tapage à la suite de ces divulgations. Ils proférèrent beaucoup de menaces pour faire rétracter au *National*, qui ne *rétracta rien;* puis, plus rien, et le public pensa ce qu'il avait à penser et que d'autres avaient déjà dit auparavant.

7. Pendant que nous recommandions toujours, dans le parti socialiste de ne pas panacher, Naine et sa bande, après une entente discrète et sourde, introduisirent le panachage en masse des membres qui n'avaient pas d'attache avec l'Union chrétienne.

8. Dans toutes ses campagnes ecclésiastiques, Naine n'attaqua jamais l'Eglise indépendante et pour cause, le but de ses attaques était l'Eglise nationale. Naine a fait échouer une campagne en faveur de M. Bourquin, pasteur, qui postulait une vacance à l'Eglise nationale. On devine pourquoi : le rêve du pasteur Pettavel est de supprimer l'Eglise nationale, et alors...!

9. Naine voulut m'associer à son action de démolir la Société du Grutli, afin de mieux pouvoir régner, puisqu'il pensait réunir tous les aboutissants dans ses mains. Je m'y suis refusé.

10. Naine m'invita à deux reprises à m'occuper de médecine, pour lui laisser champ libre dans la politique militante socialiste. Je refusai également.

11. Naine, à Winterthour, me déclara formellement qu'il ne tolèrerait pas, comme rédacteur de la *Sentinelle*, qu'on attaque la coterie des avocats et des juges, parce qu'un pareil assaut le gênerait dans son métier et lui ferait perdre ses procès à l'avenir, car les juges lui en tiendraient certainement compte. Les intérêts des ouvriers étaient donc défendus par Naine aussi longtemps qu'ils étaient favorables à ses intérêts particuliers.

12. Naine déclara publiquement qu'en devenant réfractaire et en refusant le service militaire, il agissait non pas en homme politique, mais d'après sa conscience, et tout le monde s'inclina. Un jour j'allai lui rendre visite aux prisons et, à peine la porte était-elle ouverte, Naine vint à moi en s'écriant : « Quelle propagande cela va faire! » Je compris qu'il mettait sa conscience dans une grosse caisse.

De la duplicité depuis *a* jusqu'à *z*.

Ajoutons encore quelques âneries de Naine telle la suivante : Le jour de sa première assermentation au Grand Conseil, Naine promit d'agir comme le Conseil d'Etat. Or, nous savons tous que notre Conseil d'Etat travaille en fripouille, et — comme nous le lui avons fait remarquer lors du recours de la commune des Bayards — ce n'est vraiment pas la peine d'en augmenter le nombre avec le candidat Naine.

Ajoutons encore que Naine invitait les libre-penseurs, les indépendants, les Juifs, etc., à aller voter contre certains pasteurs de l'Eglise nationale, lors même que la loi ecclésiastique disait en substance que les électeurs doivent suivre le culte de la paroisse pour avoir droit de vote.

Si vos lecteurs en désirent encore une hotte pleine, nous en avons beaucoup que nous destinons, comme la présente, à nos mémoires politiques. Disons encore que, sauf ce qui est émis sous le chiffre 4 et le deuxième alinéa du chiffre 6, tous ces griefs ont été émis au Grand Conseil sous forme d'opinions et sont donc couverts par l'immunité parlementaire.

Je vous laisse, Messieurs, le choix ou d'insérer la présente dans la *Voix du Peuple* ou de ne pas l'insérer, mais je prends la pleine et entière responsabilité de ce que j'avance et de ce qui peut arriver.

Un ancien socialiste sincère mais désillusionné :
Dr FAVRE.

Note de la Réd. — Ces lignes sont intéressantes. Une autre personnalité pourrait aussi fournir sa part à l'histoire chaux-de-fonnière, c'est Schweizer. La vérité y gagnerait. Cette contribution documentaire viendra-t-elle?

La TRIBUNE DE GENÈVE distribue du 13 p. 100 à ses actionnaires. Que fait-elle pour ses ouvriers? Elle les met sur le pavé après vingt-cinq ans de service.

UN ENLÈVEMENT

Ici la voix du narrateur devint grave, ses yeux devinrent tristes et, après s'être tu pendant quelques secondes, il continua :

« Orphelin et célibataire, je vivais avec ma sœur, une adorable gamine de quinze ans, qui était la joie de mon cœur, le soleil de ma maison. Je l'aimais au-delà de tout. Et comment ne pas aimer ce délicieux petit être, turbulent et joli, spirituel et tendre, enthousiaste et généreux, qui, sous le rire sonnant sans cesse à ses lèvres, vibrait à tout ce qui est beau, à tout ce qui est grand. En cette enveloppe frêle de rieuse gamine, on sentait battre une âme ardente, profonde et libre. Ces éclosions de l'héroïsme national ne sont pas rares, chez nous. Dans le silence étouffant qui pèse sur notre pays, dans l'immense soupçon policier qui l'enserre, le génie choisit parfois, pour y abriter, y dissimuler sa couvée, l'inviolable asile que doit le cœur d'un enfant ou d'une petite fille. Ma sœur était vraiment de ces élues. Une seule chose me chagrinait en elle : l'extrême franchise de sa parole et l'indépendance frondeuse de son esprit qu'elle ne savait taire et cacher devant personne, même devant ceux-là en présence de qui il faut rester la bouche bien muette et l'âme bien close. Mais je me rassurais en me disant qu'à son âge ces petits écarts sont sans conséquence, bien que, chez nous, il n'y a point d'âge pour la justice et le malheur.

Un jour, rentrant de Moscou, où j'étais allé donner quelques représentations, je trouvais la maison vide. Mes deux vieux serviteurs se lamentaient, sur une banquette, dans l'antichambre.

— Où est donc ma sœur? demandai-je.

— Hélas! fit l'un d'eux, car l'autre ne parlait jamais, ils sont venus... et ils l'ont emmenée avec la nourrice... Dieu l'ait en pitié!

— Tu es fou, je pense? criai-je... ou tu as trop bu?... ou bien quoi?... sais-tu seulement ce que tu dis?... Allons, dis-moi, où est ma sœur?

Le vieux leva vers le plafond sa triste face barbue :

— Je te l'ai dit, murmura-t-il. Ils sont venus et ils l'ont emmenée... le diable sait où!...

Je crus que j'allais m'évanouir de douleur. Pourtant, j'eus la force de me cramponner à une portière, et, violemment, j'articulai :

— Mais pourquoi?... Voyons, pourquoi?... Ils ont dit quelque chose?... Ils ne l'ont pas emmenée comme ça, sans raison?... Ils ont dit pourquoi?...

Et le vieux, ayant secoué la tête, répliqua :

— Ils n'ont rien dit... Ils ne disent jamais rien... Ils viennent comme des diables, on ne sait d'où... Et puis, quand ils sont partis, il ne reste plus qu'à se frapper la tête contre les murs et à pleurer...

— Mais elle? insistai-je... elle?... Elle a bien dit quelque chose?... Voyons... elle a protesté?... Elle les a menacés de moi, de l'empereur, qui est mon ami?... Elle a bien dit quelque chose?...

— Que veux-tu donc qu'elle ait dit, la chère âme?... Et qu'est-ce qu'elle aurait pu dire?... Elle a joint ses deux petites mains, comme devant les saintes images... Et puis voilà... Maintenant, toi, et nous deux, à qui elle était comme la vie... nous n'avons plus qu'à pleurer, tant que nous vivrons... Car elle est partie pour là d'où l'on ne revient jamais... Dieu et notre père le tsar soient bénis!

Je compris que je ne tirerai pas d'autres renseignements de ces deux résignées et fidèles brutes, et je sortis, dans la rue, courant aux informations. Je fus renvoyé d'administration en administration, de bureau en bureau, de guichet en guichet, et, partout, je me heurtais à des visages muets, à des âmes verrouillées, à des yeux cadenassés comme des portes de prison... On ne savait pas... on ne savait rien... on ne pouvait me dire quoi que ce soit... Quelques-uns m'engageaient à parler tout bas, à ne pas parler du tout, à rentrer chez moi, gaiement... Dans ma détresse, je pensais à solliciter une audience de l'empereur... Il était bon, il m'aimait. Je me jetterai à ses pieds, j'implorerai sa clémence... Et puis, qui sait?... Cette sombre justice accomplie en son nom, il l'ignorait peut-être, il l'ignorait sûrement!...

Des officiers de mes amis, à qui j'allai demander conseil, me détournèrent vivement de cette idée :

— Il ne faut pas parler de ça... il ne faut pas parler de ça... Cela arrive à tout le monde. Nous aussi, nous avons des sœurs, des amies, qui sont là-bas... Il ne faut pas parler de ça...

Afin de me distraire de ma douleur, ils m'invitaient à souper pour le soir... On se griserait de champagne, on jetterait des garçons de restaurant par la fenêtre... on déshabillerait des filles...

— Venez donc, mon cher, venez donc... Braves amis!...

Ce n'est que le surlendemain que je pus joindre le directeur de la police. Je le connaissais beaucoup. Souvent, il me faisait l'honneur de me visiter, au théâtre, dans ma loge. C'était un homme charmant et dont j'admirais les manières affables, la conversation spirituelle. Au premier mot que je lâchai :

— Chut! fit-il d'un air contrarié... ne pensez plus à ça... Il y a des choses auxquelles il ne faut, auxquelles on ne doit jamais songer.

Et, brusquement, il me demanda force détails intimes sur une chanteuse française, acclamée, la veille, à l'Opéra, et qu'il trouvait très jolie.

Enfin, huit jours après ces terribles événements, — un siècle, je vous assure... ah! oui un siècle d'angoisses, de mortelles souffrances, d'inexprimables tortures où je pensais devenir fou, — le théâtre donnait une représentation de gala. L'empereur me fit appeler par un officier de sa suite. Il était comme d'habitude, il était comme toujours, grave et un peu triste, d'une majesté un peu lasse, d'une bienveillance un peu glacée. Je ne sais pourquoi, de voir ainsi ce colosse, — était-ce le respect, la peur, la notion enfin précisée de sa redoutable toute puissance? — il me fut impossible d'articuler un mot, un seul mot, ce simple mot de « grâce! » qui, tout à l'heure, emplissait ma poitrine d'espoir, frémissait à ma gorge, brûlait mes lèvres. J'étais véritablement paralysé, et comme vide, et comme mort...

— Mes compliments, monsieur... me dit-il... vous avez joué, ce soir, comme M. Guitry...

Après quoi, m'ayant tendu sa main à baiser, me congédia gracieusement. »

Le narrateur regarda sa montre, et compara l'heure qu'elle marquait avec celle de la pendule qui tictaquait, sur un petit meuble, près de lui, et il reprit :

« J'achève... Aussi bien, il n'est que temps, et ces souvenirs me dévorent le cœur... Deux années passèrent. Je ne savais toujours rien; je n'avais toujours pu rien apprendre de cet effroyable mystère qui m'avait, tout à coup, enlevé ce que j'aimais le mieux dans le monde. Chaque fois que j'interrogeais un fonctionnaire, je ne tirais de lui que ce « chut! » vraiment terrifiant, avec quoi, au moment même de l'événement, partout, on avait accueilli mes supplications les plus pressantes. Toutes les influences que je tentais de mettre en campagne ne servirent qu'à rendre plus lourdes mes angoisses et plus épaisses les ténèbres par où avait si tragiquement sombré la vie de la pauvre et adorable enfant que je pleurais... Vous devez penser si j'avais le cœur au théâtre, à mes rôles, à cette existence émouvante où je me passionnais tant, autrefois. Mais je ne songeai pas un instant, si pénible qu'elle fut, à la quitter. Grâce à mon métier, j'étais en rapports quotidiens avec d'importants personnages de l'empire que, peut-être un jour, je pourrais intéresser utilement à mon affreux malheur.

Et je m'y acharnai, en raison des espérances possibles, lointaines, dont, par eux, j'entrevoyais la lueur trouble et confuse. Quant à l'empereur, il me conservait la même bienveillance, glaciale. Lui aussi, on voyait qu'il souffrait d'un mal inconnu, avec un admirable courage silencieux. En examinant ses yeux, je sentais... ah! je sentais fraternellement qu'il ne savait pas, qu'il ne savait rien, lui non plus, qu'il était triste de toute la tristesse infinie de son peuple, et que la mort rongeait, affaissait, peu à peu, vers la terre sa puissante carrure d'impérial et mélancolique géant. Et une immense pitié montait de mon cœur vers le sien... Alors, pourquoi n'ai-je pas osé pousser le cri qui, peut-être, eût sauvé ma sœur?... Pourquoi?... Hélas! Je ne sais pas.

Après des jours et des nuits d'indicibles souffrances, ne pouvant plus vivre ainsi et décidé à tout risquer, j'allai chez le directeur de police.

— Ecoutez, déclarai-je fermement... je ne viens point vous apporter d'inutiles paroles... Je ne vous demande pas la grâce de ma sœur, je ne vous demande même pas où elle est... Je veux seulement savoir si elle vit ou si elle est morte...

Le directeur eut un geste d'ennui.

— Encore... fit-il... Et pourquoi toujours penser à cela, mon cher?... Vous n'êtes guère raisonnable, en vérité... et vous vous donnez bien du mal inutilement... Voyons!... tout cela est loin déjà... Faites comme si elle était morte...

— C'est précisément ce que je veux savoir, insistai-je... Ce doute me tue... Est-elle morte, ou vit-elle encore?... Dites-le moi...

— Vous êtes étonnant, mon cher... Mais je n'en sais rien... Comment voulez-vous que je le sache?...

— Informez-vous... après tout, c'est mon droit...

— Vous le voulez?

— Oui, oui, oui, je le veux, criai-je...

— Eh bien, soit!... Je m'informerai, je vous le promets...

Et il ajouta négligemment, en jouant avec un porte-plume d'or :

— Seulement, je vous engage, pour l'avenir, à concevoir de vos droits, mon cher, une idée un peu moins familière...

Six mois après cette conversation, un soir, au théâtre, dans ma loge, tandis que je m'habillais, pour entrer en scène, un homme de la police me remettait un pli cacheté... Je le rompis fièvreusement. Le pli ne portait ni date, ni signature, et contenait ces mots tracés au crayon rouge :

« Votre sœur existe, mais elle a les cheveux blancs. »

Je vis les murs de ma loge et les lumières, et la glace tourner, tourner, puis disparaître... et je m'abattis, comme une masse inerte, sur le tapis. »

Le narrateur se leva. Il était un peu plus pâle, et courbé comme un malade... Et il chancelait... étourdi par la douleur, et peut être aussi par le champagne, car rien ne pousse à boire comme l'émotion.

— Voilà cinq ans de cela!... dit-il encore... et aujourd'hui la pauvre petite a juste vingt-trois ans... et l'empereur est mort... Et il y a un autre empereur... Et rien n'a changé...

Après quoi, nous ayant serré la main, il prit congé de nous. Octave MIRBEAU.

Les vingt-et-un jours d'un neurasthénique, pages 163 à 171, un volume 3 fr. 50.

L'HÉCATOMBE

J'ai connu, dans ma prime jeunesse, un certain nombre de gens qui avaient vécu sous le Premier Empire et je leur ai entendu dire souvent qu'en 1814 il n'y avait pour ainsi dire pas une famille en France qui, de près ou de loin, ne fut en deuil. Le fait est tout à fait croyable si l'on songe que des 450,000 hommes qui franchirent le Niémen en 1812, TREIZE MILLE seulement le repassèrent en janvier 1813, et que des levées de 1813 (du 11 janvier au 20 novembre) qui s'élevèrent à 1,180,000 hommes, il ne restait que 100,000 soldats en janvier 1814. Napoléon avait eu beau assurer, dans son fameux 29e bulletin daté du 3 décembre 1812, six jour après la Bérésina, que « la santé de Sa Majesté n'avait jamais été aussi bonne », cette nouvelle n'avait atténué que médiocrement l'anxiété douloureuse des trois cent mille familles de France qui avaient un fils à l'armée; elles eussent préféré avoir d'aussi bonnes nouvelles de leurs enfants.

Comte de SÉRIGNAN.

Aux collaborateurs

Les camarades qui le peuvent sont instamment invités à faire un sérieux effort pendant quelques numéros au moins, afin d'aider la nouvelle rédaction. Il est indispensable que chacun travaille. Il y a à Fribourg, à Lausanne, à Yverdon, à Neuchâtel, à Berne et ailleurs, des camarades qui peuvent, s'ils le veulent, donner des choses intéressant nos lecteurs, des articles très bien faits et ils n'ont pas le droit, malgré le scepticisme envahissant, de refuser l'effort que nous leur demandons. A la besogne tous et tout de suite.

La Rédaction.

Faites-nous des abonnés!

MOUVEMENT OUVRIER INTERNATIONAL

HOLLANDE

Le mouvement syndicaliste révolutionnaire est en progrès constants en Hollande. Et un rapport du Secrétariat national du travail, à Amsterdam, dit que le journal *De Arbeid*, l'organe officiel du secrétariat, a enregistré un accroissement du nombre de ses abonnés de 1000, en sorte que ce nombre est maintenant de 5000. De plus, les syndiqués affiliés au secrétariat se sont accrus de 1600. Une branche importante de l'industrie des transports, l'Union nationale des marins, a donné son adhésion au secrétariat. En outre, il y a progrès même chez les organisations à tendances plus on moins révolutionnaires qui restent encore en dehors du secrétariat national.

On se rappelle que, dans le courant de 1910, une grève importante, celle des ouvriers du bâtiment à Amsterdam, a été perdue surtout à cause de l'attitude hostile des syndiqués réformistes, dirigés par les social-démocrates. Mais, à la suite de cette même grève, le nombre des membres de l'Union des charpentiers, à Amsterdam, a été doublé. Une nouvelle Union y a été fondée pour les peintres et une autre pour les puisatiers-mineurs. L'Union des maçons, ainsi que celle des poseurs de pilotis et celle des terrassiers, ont gagné fortement en force numérique.

Dans la province, le progrès n'est pas moins notable. Ainsi, dans la région du Jaan (au nord d'Amsterdam), la Bourse du travail régionale s'est accrue de 200 syndiqués, l'Union des ouvriers du textile d'Euschedé de 300, et enfin, à Leyde, il s'est fondé une section de la Fédération de la métallurgie.

BOHEME

La nouvelle Confédération du travail que viennent de fonder les syndicats révolutionnaires de Bohême devra mener l'agitation et l'organisation avec la plus grande prudence, vu les persécutions auxquelles les syndicalistes révolutionnaires sont exposés de la part du gouvernement autrichien. On sait que ces persécutions ont fait échouer les premières tentatives d'organisation nationale de ces syndicats en 1907. Depuis, ces persécutions n'ont jamais cessé. Il n'y a guère que deux mois que les autorités ont dissous un groupe révolutionnaire, le groupe de la jeunesse de Prague. Deux membres de ce groupe, qui entre temps avaient été appelés au service militaire, ont été transportés, enchaînés, de leur ville de garnison à Prague, pour y être livrés aux autorités civiles sous l'inculpation de lèse-majesté, de haute trahison et autres exécrables forfaits.

AUTRICHE-HONGRIE

Vu le changement de gouvernement qui a eu lieu il y a quelque temps en Hongrie, les ouvriers espéraient que dorénavant leur droit de coalition serait mieux respecté. Ils se sont trompés. Le gouvernement actuel poursuit de ses tracasseries les Unions ouvrières de la même façon et au même degré que le gouvernement précédent. Ainsi, les statuts d'une Union de mineurs envoyés pour approbation au gouvernement furent retournés avec la remarque que, tous renseignements pris, le gouvernement estimait superflue la fondation de cette Union. Les statuts de l'Union des métallurgistes ont été modifiés par le gouvernement. Dans un paragraphe, il est dit expressément que les ouvriers de l'Etat jouissant d'assurances particulières ne peuvent pas être admis comme membres. Il s'agit naturellement ici des ouvriers travaillant dans les ateliers de construction des chemins de fer. Puis, le gouvernement a avisé la Diète qu'il a l'intention de modifier les règlements du service des chemins de fer et il est certain qu'il essayera de rogner encore le peu de droits que possèdent les cheminots hongrois. La liberté de la presse sera également diminuée, de façon à arriver à faire disparaître l'organe des ouvriers des chemins de fer, le *Magyar Vasutas*. On le voit, partout les gouvernants bourgeois se préoccupent sérieusement des progrès du mouvement ouvrier. C'est d'un bon augure et cela nous prouve que les intérêts de nos maîtres sont menacés.

PORTUGAL

Le mercredi 11 janvier, le personnel des chemins de fer de l'Etat du réseau sud du Portugal a déclaré la grève générale. La veille avait été publié le décret sur le repos hebdomadaire et la limitation des heures de travail élaboré par le ministre de l'intérieur du gouvernement provisoire, Antonio José Almeida. Depuis plusieurs jours, les délégués du personnel des compagnies des chemins de fer portugais étaient en rapports avec les dirigeants de ces compagnies pour discuter sur la situation des employés au point de vue des salaires et des heures de travail. Comme l'entente n'a pu se faire, le travail fut abandonné et le service complètement suspendu.

De leur côté, les employés de magasin, mécontents du décret publié par le journal officiel, décidèrent la grève pour le même jour, amenant ainsi la fermeture de la plus grande partie des boutiques. D'autres organisations encore suivirent cet exemple. Il ne s'agit pas ici d'entrer dans de grands détails au sujet de ces événements, vu le manque de renseignements précis de source ouvrière. Mais, ce qui nous intéresse, c'est les progrès incessants que font les idées de grève générale et d'action directe. Et c'est réconfortant.

TURQUIE

Une assemblée de toutes les organisations ouvrières de Turquie, politiques et syndicales, a été convoquée pour discuter de la situation politique du pays. Toutes ces organisations sont sur le point de fusionner à l'effet de résister à l'inqualifiable politique des Jeunes Turcs qui, d'un trait de plume, ont supprimé le droit de grève pour les ouvriers des services publics, et fermé en outre le club socialiste parlementaire de Salonique. Le club a été depuis rouvert; mais les autorités jeunes turques menacent de sévir contre les socialistes parlementaires, en même temps qu'elles proclament l'illégalité de l'Union des marins de cette ville. Ces faits démontrent aux camarades de là-bas qu'il ne suffit point de faire dégringoler du trône un Habdul Hamid pour mettre à sa place un autre tyran. Non. C'est à la suppression de toutes les tyrannies et de toutes les autorités qu'il faut travailler.

ALLEMAGNE

Le dernier numéro de l'*Einigkeit*, organe de l'Union libre des syndicats allemands, contient quelques chiffres sur l'heureux développement de cette Union nationale dans le courant de l'année 1910.

A fin 1910, 129 organisations de métiers et 25 Unions libres de tous les métiers et professions libérales étaient affiliées à l'Union libre des syndicats allemands. Ces organisations se répartissent entre 88 villes d'Allemagne, chiffre qui prouve que le syndicalisme révolutionnaire a des adhérents dans toutes les régions où les conditions économiques permettent la pénétration de ses principes.

Toutes les Unions — et c'est là un point caractéristique par lequel l'organisation du mouvement révolutionnaire se distingue de celle des Unions centralistes — sont autonomes dans leur action et leurs décisions. Même les organisations de métiers qui, pour faciliter la pratique de la solidarité et la propagande, se sont groupées en fédérations ayant à leur tête des comités de gestion, organes d'information et de relations, n'ont pas à se soumettre aux décisions de ces comités. Leur autonomie est reconnue aussi bien vis-à-vis de ces comités que vis-à-vis de l'Union générale.

JAPON

L'agence Reuter annonce que la majorité des prisonniers impliqués dans le prétendu complot contre la vie du mikado ont reconnu leur culpabilité au cours de l'interrogatoire préliminaire du procès actuel.

La dépêche Reuter ajoute même — ce qui a toute l'apparence d'une invention officielle, bête et criminelle — que « l'assassinat de l'empereur devait être suivi du meurtre des ministres, d'incendies et d'autres violences ».

Il sera assurément difficile de savoir exactement ce qui se passe actuellement, dans ce pays à civilisation moyenâgeuse qu'est le Japon, devant la cour de cassation de Tokio. Il y en a qui prétendent que, ces dernières années, le progrès a été énorme au Japon, et que, il y a une trentaine d'année, Kotoku et ses amis auraient été torturés jusqu'à ce qu'ils eussent reconnu tout ce qu'on voulait d'eux. C'est possible. Mais cela n'empêche pas que, dans les conditions où la justice se présente au Japon, les plus grandes cruautés sont toujours à craindre.

Pour toutes ces raisons, il est du plus haut intérêt que les organisations ouvrières continuent dans tous les pays du monde l'agitation contre les procédés de la justice japonaise. L'affaire Durand est maintenant en bonne voie pour la revision du procès. Qu'on fasse donc également tous les efforts en faveur de nos malheureux camarades japonais, si éloignés du monde civilisé!

ETATS-UNIS

La camarade Haywood, de retour d'un voyage d'études et de propagande à travers l'Europe, a entrepris une tournée de conférences en faveur du syndicalisme révolutionnaire. Cette propagande se fait sous les auspices des Travailleurs industriels du Monde. La première réunion, qui a eu lieu à New-York le 18 décembre, a eu un succès énorme. Des milliers d'ouvriers, des syndicats entiers se sont rendus, bannières en tête, dans une immense salle de réunion.

L'organe révolutionnaire *Solidarity* dit que jamais peut-être dans l'histoire du mouvement ouvrier la ville de New-York n'a donné le spectacle d'une réunion publique aussi nombreuse et de caractère aussi révolutionnaire. C'est là une bonne nouvelle et ce n'est pas la seule. Partout en Amérique le mouvement révolutionnaire se développe.

Limitation des Naissances

La connaissance des moyens préventifs est certainement d'une utilité personnelle incontestable pour nos camarades ouvriers et pour nos compagnes surtout. Aussi, nous sommes tout disposés à donner à ce sujet, gratuitement, les renseignements nécessaires. Il ne sera naturellement répondu qu'aux demandes de moyens préventifs.

Adresser toute correspondance à ce sujet au Service de librairie des Unions ouvrières Pully-Lausanne.

Limitazione delle nascite

La conoscenza dei mezzi preventivi è certamente di una grande utilità per gli operai e specialmente per le loro compagne.

Percio' dei compagni sono disposti a dare gratuitamente tutte le spiegazioni necessarie su questo tema.

Indirizzare le corrispondenze al SERVICE DE LIBRAIRIE DES UNIONS OUVRIÈRES, PULLY, près Lausanne.

Boycottez la *Tribune de Genève*

Acheter la Tribune de Genève, c'est trahir la classe ouvrière

EN RUSSIE

Ceux de nos lecteurs désireux de se documenter sur les événements sanglants qui se déroulent au pays des tsars assassins peuvent se procurer les publications suivantes, éditées par la Société des amis du peuple russe, Paris:

L'Affaire Azeff (Histoire et documents), livre de 162 pages contenant l'exposé complet de ce mystérieux épisode de la révolution russe, par L. Bernstein, 1 fr. 10 franco.

L'Alliance russe, par André Mater, brochure de 50 pages, 35 centimes franco.

Lettre au métropolite Antoine par le pope G. Petroff, 35 centimes franco.

Le Paysan russe, par André Mater, 15 centimes franco.

La banqueroute russe, par Rudolf Martin, conseiller d'Etat du royaume de Prusse, 30 centimes franco.

Les Cent-Noirs ou les nationalistes russes, par L. Bernstein, 35 centimes franco.

Le déficit russe, par André Mater, 15 cent.

Une bastille russe (La forteresse de Schlüsselbourg), par Eugène Petit, avocat à la cour d'appel de Paris, 15 centimes franco.

Une lettre de Maxime Gorki sur les emprunts russes, 15 centimes franco.

Peuples de toutes les Russies et d'autres pays soumis au tsar, carte géographique dressée par Elisée Reclus, 25 centimes franco.

La Terreur en Russie, par Pierre Kropotkine (édition de Stock, Paris), petit volume de 110 pages, fortement documenté, 55 cent. franco.

Adresser les commandes au

Service de librairie des Unions ouvrières, PULLY-LAUSANNE

EN ITALIE

La mort de Pietro Gori.

Un grand deuil vient de frapper le prolétariat italien. Le dimanche 8 janvier s'éteignait paisiblement l'ardent propagandiste Pietro Gori, après plusieurs années de maladie.

Pour les camarades français, il était peut-être peu connu; mais en Italie et en Amérique il jouissait de la plus grande popularité et de l'estime la plus méritée. Avocat brillant, défenseur dans presque tous les procès politiques, entre 1890 et 1900, orateur adoré du peuple, poète et écrivain exquis et batailleur, homme de science, il voua sa vie tout entière à la défense de l'idée socialiste. Fiévreusement actif, il fut bientôt épuisé et terrassé à 41 ans.

Il connut les persécutions et les calomnies les plus odieuses, et les menottes de la police suisse qui l'expulsa, il y a une quinzaine d'années, avec une douzaine d'autres socialistes et républicains réfugiés à Lugano. Il erra ensuite par le monde, en Angleterre, en Amérique, qu'il parcourut pour y propager son idéal. Il fit partie d'une expédition scientifique au Pôle Sud.

Son temps étant entièrement pris par la propagande, il ne put rien écrire de volumineux. Ses mémoires, qui sans doute ne manquaient pas d'intérêt, il les préparait depuis quelque temps, mais la mort vint l'interrompre. Nous les verrons quand même, sans doute.

Ses funérailles furent une manifestation grandiose de simplicité et de reconnaissance de la part de la population, même bourgeoise, tant il était estimé.

La mort de ce précurseur de la révolution sociale, de cet apôtre du socialisme anarchiste, fait un vide immense dans les rangs de l'idée; mais dans la douleur d'un si déchirant départ, les esprits se retrempent, se réveillent, fortifiés.

La réaction.

Dans ce pays, il semble qu'une reprise intense de la propagande et de l'agitation ait lieu. A droite et à gauche naissent des journaux et des initiatives. Il y a de la peine à s'entendre pour des questions de principe, en ce moment, mais quand les militants auront compris que le mouvement ouvrier se trouve dans la masse même et non pas dans des groupements politiques, sans bases solides, ce qui ne tardera certes pas, ce sera mieux.

Des journaux, que des groupes de camarades réussissent à faire paraître, la réaction les balaie; les uns après les autres ils s'en vont, frappés dans leur vie même par les condamnations qui pleuvent. Si, à première vue, cela semble décourageant, il n'en est rien en réalité; la réaction, les sévices du gouvernement prouvent que la propagande est prise au sérieux.

AVEUX

...Il était malingre, d'aspect minable et tremblait dans la crainte du châtiment qu'il ne méritait point sans doute, mais qu'il redoutait quand même, par habitude. Les miséreux tremblent toujours ainsi, quoi qu'ils fassent, car le destin a pour eux des coups si aveugles et si rudes qu'ils appréhendent même jusqu'à leurs bonnes actions dans la crainte de les voir se retourner contre eux en un nouveau sujet de peine. Leur vie est troublée par une perpétuelle inquiétude.

Extrait de la Gazette de Lausanne *(rédacteur en chef: colonel Secretan) du samedi 7 janvier 1911.*

DANS LES ORGANISATIONS

Nous sommes obligés de compter entièrement sur les camarades pour alimenter cette rubrique. Aussi nous faisons appel à la bonne volonté de tous pour nous envoyer régulièrement une brève relation des faits qui se déroulent dans leur région. Il est nécessaire que nous ayons la note ouvrière, originale, sur ces faits.

GENEVE

Boycott de la „ Tribune "

Il y a quelques jours, la nouvelle courait dans le monde typographique et chez les commerçants que la *Julie* était à la veille de céder. Des symptômes montraient l'administration de ce lamentable canard au bout de son souffle.

De fait, il y a deux semaines, notre syndicat était réuni aux fins de discuter des conditions dans lesquelles un accord pouvait se faire. Les avocats de la *Tribune* et de la Société typographique avaient jugé bon de tenter un rapprochement. L'affaire ne s'arrangea pas, les avocats de la *Julie* n'offrant pas assez.

Alors, l'administration du plus intelligent et du mieux rédigé des journaux genevois demanda à la Société typographique de nommer une commission chargée de discuter directement avec elle. Ce qui fut fait. Et un instant, nous eûmes la pensée que nous étions au bout de notre effort et que le succès allait le couronner. Deux réunions nous montrèrent Bates, le grand chef de la maison, assez disposé à nous faire les concessions équitables que nous exigions.

Mais, entre temps, des influences nouvelles vinrent agir pour sauver la bande de traîtres à la cause syndicale. Il fallait sauver les chrétiens qui travaillent dans l'usine sur la recommandation de Franck Thomas. Et, d'autre part, les jaunes menaçant de faire grève (!!!), le directeur se décida à conserver son personnel, et le déclara à la commission, lundi dernier.

Mardi soir, le syndicat se réunissait pour aviser à la situation et décida, à l'unanimité, de continuer avec énergie la campagne contre la *Tribune*, qui a donné jusqu'ici d'excellents résultats.

Que tous donnent un sérieux coup de collier et ce journal continuera si bien à baisser dans l'estime publique que ses administrateurs finiront par se rendre compte qu'il est impossible de lutter contre la raison et le droit.

Déjà le déficit constaté dans les affaires est de 150,000 francs, et il n'y aura pas de dividende. Continuons donc avec ténacité. Il y va de notre droit, de notre pain. Qu'un redoublement de vigueur, d'activité, de travail fasse voir aux capitalistes que la classe ouvrière romande est résolue à aboutir coûte que coûte.

Un typo syndiqué.

Anguille sous roche

Il sera très intéressant de suivre de près cette nouvelle phase du boycott de la *Tribune*. Alors que chacun croyait voir dans la tentative de conciliation un indice certain de détente et, qui sait, peut-être la fin d'un conflit aigu, une nouvelle surprenante se répand: il n'y a rien de fait, tout est à recommencer, le conflit reprend de plus belle. Que s'est-il donc passé? Bien des bruits circulent, et il est nécessaire peut-être d'attendre que la situation devienne plus nette pour établir une opinion. Cependant, l'on peut déjà affirmer qu'il y a certaines personnalités qui ont intérêt à soutenir une tentative de jaunisse, et qui feront tous leurs efforts pour obliger, en quelque sorte, le conseil d'administration de la *Tribune* à ne pas céder. Et nous pensons que, si la guerre doit continuer, la responsabilité retombera sur un homme qui prêche sans cesse l'amour des hommes, et qui a en horreur le mouvement ouvrier, le mouvement émancipateur qui affranchira les ouvriers de la tutelle sous laquelle ils ont trop longtemps été tenus. Nous verrons, ainsi que nous l'avons déjà dit ici, que sitôt qu'un conflit, si minime soit-il, éclate dans une ville quelconque, toutes les forces réactionnaires entrent de suite en jeu.

La suite des événements nous montrera la nécessité pour les ouvriers de bien connaître ces forces réactionnaires, de les analyser et de se faire ainsi une idée exacte de leur situation vis-à-vis de leurs ennemis. Nous aimerions que les camarades suivent avec beaucoup d'attention cette nouvelle période de lutte contre le journal en question, ils en tireront un grand profit car ce mouvement est très caractéristique. Nous donnerons, dans un prochain numéro, des détails sur le boycott et sur l'attitude de nos adversaires. X.

Soirée de l'„ Aurore "

Le samedi 21 janvier, à 8 heures et demie du soir, dans la grande salle de la Maison du Peuple, le groupe l' « Aurore» jouera: *Le conzonature del codice* et *Frappo tardi.* Tous les camarades sont cordialement invités.

Soirée de la Libre-Pensée

La soirée organisée, le 14 janvier, par la section littéraire de la Libre-Pensée, au bénéfice des colonies de vacances de la Libre-Pensée de Genève, a fort bien réussi, quoique la présence d'un plus grand nombre de spectateurs était escomptée. *Conscience*, la pièce jouée, est un drame religieux. Durant les 5 actes, l'esprit de domination, le mensonge et le jésuitisme chrétien. La pièce fut bien rendue, et l'on ne peut que féliciter les artistes amateurs pour l'excellente propagande qu'ils font. La lutte contre l'Eglise ne doit pas diminuer d'intensité.

Le 25 février prochain, dans la même salle de la Source, il sera donné une nouvelle soirée. Le programme n'est pas encore fixé.

MONTREUX

Industrie hôtelière

Un correspondant de l'Union ouvrière de Montreux exposa, il y a quelque temps, dans la *Voix du Peuple*, la triste situation des employés d'hôtels. Dans la plupart des hôtels, on traite les employés fort mal. Presque partout l'employé de l'industrie hôtelière est honteusement exploité. Sous la menace d'un renvoi immédiat, on lui fait payer la moindre casse. On le nourrit de ce que les rastaquoères et les catins n'ont pas voulu manger, des plats ratés ou des mets brûlés, ou bien encore, on lui fait une cuisine à part — comme à la campagne pour les cochons — avec des produits de qualité inférieure. On exige souvent de lui un travail de 14 à 16 heures pour la malheureuse paye de 20 francs par mois et moins encore, car « il y a les pourboires », disent les patrons, ces humiliants pourboires qui font de l'employé un mendiant.

Avec les 2000 hôtels que nous possédons actuellement en Suisse, plusieurs milliers d'employés sont constamment les esclaves des fripouilles du monde entier.

Un professeur à l'Université de Bruxelles a publié, dernièrement, des notes assez flatteuses à l'égard des hôteliers suisses et de leurs employés. Un passage disait ceci: « Dans la plupart des hôtels suisses, la plaie du pourboire n'existe plus. Le personnel est intéressé dans les bénéfices ». Ceci est archi-faux! Le monsieur se fait tout simplement l'écho d'une absurdité et d'un mensonge.

La vérité est que le personnel des hôtels est plus exploité en Suisse que n'importe où. Il n'y a pas ou presque pas de paye fixe, et doit compter sur les pourboires pour gagner misérablement sa vie. Le *Journal de Genève* doit savoir cela. Il s'empressa cependant de reproduire ces mensonges. La « bonne presse » est fameusement canaille. Le *Journal de Genève* est rédigé par des bourgeois. Pas de scrupules chez ces gens-là.

Un employé d'hôtel.

Pour la Propagande

Les camarades ayant l'occasion d'entrer en contact avec des ouvriers de langue allemande, soit à l'atelier, soit à la pension, peuvent se procurer à notre Service de librairie les brochures suivantes :

Die Gewerkschaft (Le Syndicat), par Emile Pouget, 32 pages, 15 centimes.

Anarchistische Moral, par Pierre Kropotkine, 40 pages, 15 centimes.

Der Hofhund des Kapitals, édition de la Ligue antimilitariste de Zurich, 10 centimes.

Der politische Massenstreik, par R. Grimm, 48 pages, 25 centimes.

Die directe Action, par Arnold Roller, 64 pages, de texte serré, 40 centimes.

Die Armee und die Streiks, édition du Groupe d'études sociales de Saint-Imier, 10 centimes.

Fasti Christiani (Ein heiliger Sonnettencyclus), par Odoaker, édition du *Réveil,* de Genève, 30 centimes.

Der Ewige Jude, par Jean Richepin, édition du *Réveil,* 10 centimes.

Pour les commandes à expédier par la poste, ajouter le port au prix des brochures. Ecrire au

Service de Librairie des Unions ouvrières, Pully-Lausanne.

Aux organisations ouvrières

Répondant à de nombreuses demandes qui nous ont été faites, nous nous sommes procurés un certain nombre d'exemplaires des textes de lois suivantes, que nous mettons en vente :

1. Loi *fédérale sur la responsabilité civile des fabricants, avec son complément voté en avril 1887* (assurance-accidents), 25 centimes l'exemplaire franco.

2. Loi *fédérale concernant le travail dans les fabriques, avec le complément voté en avril 1905,* 25 centimes l'exemplaire franco.

En vente au Service de librairie des Unions ouvrières, Pully-Lausanne.

Travailleur!

Abonne-toi à la

VOIX DU PEUPLE

Organe syndicaliste de grand format paraissant tous les samedis.

Le plus vivant, le plus combatif, le plus intéressant et le meilleur marché de tous les journaux ouvriers

Un an : 4 fr. ★ Six mois : 2 fr.

Demandez partout LA SYNDICALE

Cigarette à la main de l'atelier libre d'Yverdon.

PETITE POSTE

Jeanne G. — Le livre de Le Dantec est vendu. Nous nous en procurerons un autre. Avons commandé 2 ex. *La gymn.* Vous en communiquerons le prix.

AVIS ET CONVOCATIONS

Union ouvrière de Lausanne. — Mardi 24 janvier, à 8 h. précises, au local, Maison du Peuple (salle 4) : réunion du comité.

8 heures et demie : Assemblée de délégués. Ordre du jour IMPORTANT.

SOUSCRIPTION

en faveur de la **VOIX DU PEUPLE**

Total au 11 janvier	Fr.	450,90
Versement du Service de Librairie		20,—
A. S., Serrières		0,65
Justin		0,40
P. A.		1,—
Un socialiste		2,—
Un libre penseur		2,—
Un antipettavelliste		2,—
Total au 18 janvier	Fr.	478,95

COMPTES DU JOURNAL

Recettes.

Abonnements : Lausanne, 21,05; Fernex, 2.—; Peseux, 6,—; Le Locle, 4,—; Genève, 16,—; Yverdon, 14,—; Vallorbe, 4,12; Carouge, 2,—; Baveno, 3,—; Neuchâtel, 4,—; Corseaux, 2,--; Boveresse, 2,—; Berne, 8,—; Monthey, 6,—; Vevey, 2,—	Fr.	96,17
Vente au numéro : Chailly, 0,25; Lausanne, 9,45; Genève, 0,30		10,—
Souscriptions		28,05
Total des recettes	Fr.	134,22

Dépenses.

Comp. et tirage du N° 2 (1700 ex.)		94,--
550 timbres à 12 cent. pour remb.		66,—
Total des dépenses	Fr.	160,—
Déficit au 11 janvier	Fr.	1239,85
Déficit au 18 janvier	Fr.	1265,63

L'administration, la rédaction et la composition de LA VOIX DU PEUPLE sont entièrement exécutées par des ouvriers syndiqués.

Pully-Lausanne. — Imp. des Unions ouvrières à base communiste (journée de huit heures).

SERVICE de LIBRAIRIE des UNIONS OUVRIÈRES

CHANSONS

Gloire à Rousset, paroles de Gaston Couté, musique de Alcib Mario.

A bas la guerre! paroles de Noël Reybar, musique de Maurice Fribourg et P. Forest.

L'Internationale, paroles d'Eugène Pottier, musique de Degeyter.

Au pays du bonheur, paroles de Louis Cornet, musique de Léon Israël.

Y a d'la malice! paroles et musique du Père Lapurge.

C'est d'la blague! paroles et musique du Père Lapurge.

Pour le même prix, feuilles volantes contenant plusieurs chansons et poésies :

L'Internationale féministe. paroles et musique du Père Lapurge. — *Patries*, poésie de Léo Kady.

Il faut supprimer les patries, paroles de E. Besson, musique de Mme M. L. D. — *La guerre à la guerre,* paroles d'Eugène Besson. — *La guillotine,* poésie de René Chaughi.

Bonhomme en sa maison, paroles d'Eugène Pottier, musique de P. Forest. — *Les anarchos,* paroles de Benjamin Ledin. — *Hymne anarchiste.* — *Prophétie,* poésie.

Le Père Peinard, parole et musique. — *En harmonie,* paroles de Sébastien Faure. — *Quand viendra-t-elle?* poésie de E. Pottier.

10 centimes l'exemplaire, franco 15 centimes

En vente au Service de librairie des Unions ouvrières, à Pully-Lausanne

L'éducation sexuelle (Marestan)	2 75
La Préservation sexuelle (Dr Tay)	**1 05**
Génération consciente (Sutor),	**0 80**
Moyens d'éviter les grandes familles	**0 35**
Ayons peu d'enfants; pourquoi et comment (E. Chapelier)	**0 25**
Controverse sur le néo-malthusianisme (Robin)	**0 25**
Contre la nature (Robin)	**0 15**
Le problème de la population	**0 20**
Rapports aux Congrès	**0 30**
Limitation des naissances (Dubois)	**0 20**
Pain, loisir, amour (Robin)	**0 15**
Coupe du bassin de la femme, etc.	**0 20**
Population, prudence procréatrice	**0 15**
Malthus et les néo-malthusiens	**0 15**
Tous les renseignements sur le malthusianisme théorique et pratique	0 45
La Grève des Ventres	0 15
Chair à canon (M. Devaldès)	0 20
Le problème sexuel (Méric)	0 20
Croissez et Multipliez	0 15
Bréviaire de la femme enceinte	**4 60**
Le droit à l'avortement	**3 25**
De l'avortement. Est-ce un crime?	**3 60**
Féconde, roman (Daniel Riche)	**3 25**
Eléments de science sociale	3 25
Prophylaxia sexualis (Tay)	4 80
Moyens d'éviter la grossesse	1 30
Le néo-malthusianisme est-il moral?	25
Séries de 8 cartes de propagande	50
La morale sexuelle (Forel)	1 30
Stérile, roman (D. Riche)	3 25
Socialisme et malthusianisme	60

BROCHURES DIVERSES

Bases du syndicalisme (Pouget)	**0 15**
Le Parti du Travail (Pouget)	**0 15**
La C. G. T. (Paul Delesalle)	**0 15**
Le Syndicat (Pouget)	**0 20**
Centralisme et Fédéralisme	25
Deux méthodes du Syndicalisme	**0 15**
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière, Nettlau	**0 15**
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire (C.G.T.)	**0 15**
Le Machinisme (Jean Grave)	**0 15**
Syndicalisme et révolution (Pierrot)	**0 15**
Travail et surmenage (Pierrot)	**0 20**
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	**0 15**
Grève intermittente et sabotage	**0 15**
La Tuberculose, mal de misère	**0 10**
Boycottage et sabotage (C. G. T.)	**0 15**
Syndicalisme et Socialisme	**0 65**
La Confédération Générale du Travail, par Emile Pouget	**0 65**
La décomposition du marxisme	**0 65**
Leur grève et la nôtre (Bertoni)	**0 15**
Militarisme (Nieuwenhuis)	0 15
Le mensonge patriotique	0 15
Travailleur, ne sois pas soldat! (Louis Bertoni)	0 05
Colonisation (Grave)	0 15
Contre le brigandage marocain	0 20
La Guerre (Mirbeau)	0 30
La danse des milliards	0 15
Patrie, Guerre, Caserne	0 15
Evolution de la morale	0 30
Justice!	0 20
Prenons la terre	0 10
De l'incohérence à l'assassinat	0 15
Le militarisme (Fischer)	0 20
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne	0 15
Le Manuel du Soldat	0 15
Lettres de pioupious (Henry)	0 15
Le congrès de Stuttgart et l'antipatriotisme (Hervé)	0 15
L'Antipatriotisme (Hervé)	0 15
Le prêtre dans l'histoire de l'humanité	0 30
Le syndicalisme révolutionnaire	15
La doctrine collectiviste	35
Les Crimes de Dieu (Faure)	0 20
La peste religieuse (Most)	0 15
Non, Dieu n'est pas (Meslier)	0 15
L'almanach du travailleur	0 35
Communisme et anarchie	0 15
Le désordre social (Hervé)	0 15
Le remède socialiste (Hervé)	0 15
Vers la révolution (Hervé)	0 15
L'école, antichambre de la caserne (Janvion)	0 15
Enseignement bourgeois et enseignement libertaire	0 15
Anarchie et communisme	0 15
Vers la Russie libre (Bullard)	0 45
Un anarchiste devant les tribunaux (Etiévant)	0 15
L'organisation de la vindicte appelée justice	0 15
Les travailleurs des villes aux travailleurs des campagnes (Malato)	0 15
Quelques écrits (Schwytzguébel)	80
La femme et la révolution	0 35
Au café (Malatesta)	0 25
L'éducation libertaire	0 15
Aux jeunes gens (Kropotkine)	0 15
L'Etat, son rôle historique	0 25
La valeur sociale du syndicalisme	15
La morale anarchiste	0 15
L'amour libre (Vernet)	0 15
L'Immoralité du Mariage	0 15
La Femme esclave (Chaughi)	0 15
Aux Femmes (Gohier)	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 15
Pages d'histoire socialiste	0 30
Le chômage, ses causes, ses conséquences	15
Les maisons qui tuent	15
Comment on fera la révolution	20
Les boulangers (frères Bonneff)	20
Les travailleurs du restaurant	20
Les cheminots (frères Bonneff)	20
Les terrassiers (frères Bonneff)	20
Les employés de magasin (Bonneff)	20
Le salariat (Kropotkine)	15
L'action directe (Pouget)	15
Opinions subversives de G. Clemenceau	20
La colonne (L. Descaves)	1 25
Leur patrie (Hervé) édit. pop.	1 05
Le Sabotage (Pouget)	0 65
Souvenirs d'un révolutionnaire	1 25
Syndicats professionnels	2 25
Le coin des enfants	2 25
Résurrection (Tolstoï)	80
Ferrer, sa vie, son œuvre	65
Pour la révision du procès Ferrer	65
La terreur en Russie (Kropotkine)	65
Quelques lances rompues pour nos libertés	65
La Ruche. Propos d'éducateur (Faure)	65
Voyage révolutionnaire (Griffuelhes)	65
Les Bourses du Travail et la C.G.T.	65
Le clergé, les royalistes et les jaunes	1 10
Précurseurs de l'internationale	1 05
Œuvres complètes de Tolstoï. Tomes XIX et XX. Le volume	2 75
De Ravachol à Caserio (Varennes)	1 75
Lithographies Montjuich	1 20
Cartes postales de propagande, la douzaine	60

CHANSONS - PIÈCES de THÉATRE

Livres à 3 fr. 25.

Le militarisme et la société moderne.
La Grande Révolution (Kropotkine).
Autour d'une vie (Pierre Kropotkine).
Paroles d'un révolté (Kropotkine).
La conquête du pain (Kropotkine).
La Commune au jour le jour (Reclus)
Souvenirs d'une morte-vivante.
L'Amour libre (Charles Albert).
En marche vers la société nouvelle.
Sous la Casaque (Dubois-Desaulle).
Soupes (Lucien Descaves).
Œuvres (Michel Bakounine), 4 vol.
L'anarchie, son but, ses moyens.
La grande famille (Grave).
L'individu et la société (Jean Grave).
La société future (Jean Grave).
La société mourante et l'anarchie.
Psychologie de l'anarchiste socialiste.
Psychologie du militaire professionnel
Le socialisme et le congrès de Londres.
De la Commune à l'Anarchie (Malato).
Les joyeusetés de l'exil (C. Malato).
Philosophie de l'anarchie (C. Malato).
La Commune (Louise Michel).
Socialisme en danger (Nieuwenhuis).
L'inévitable révolution (un proscrit).
L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (Elisée Reclus).
Au pays des moines (J. Rizal).
Comment nous ferons la révolution (Pataud et Pouget).
Les inquisiteurs d'Espagne (Marmol).
La vie tragique des travailleurs.
Réformes, révolution (J. Grave)
L'unique et sa propriété (Stirner).